

La tchéchénisation de la Russie

Christian Monnin

Volume 46, numéro 3 (265), septembre 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33255ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Monnin, C. (2004). Compte rendu de [La tchéchénisation de la Russie]. *Liberté*, 46(3), 128–132.

La tchéthénisation de la Russie

Christian Monnin

Anna Politkovskaïa, *Tchéthénie, le déshonneur russe*, traduit du russe par G. Ackerman, Paris, Buchet-Chastel, 2003, 185 p.

Anna Politkovskaïa est aujourd'hui une journaliste si respectée, du moins en Occident, que les médias ont tendance à se passer de la lire avec attention et, éventuellement, avec un regard critique. Disons d'emblée que la considération unanime dont elle jouit est amplement méritée. Cette femme de quarante-trois ans est à l'heure actuelle une des seules reporters à se rendre régulièrement en Tchétchénie (elle y a rempli quarante « missions » au cours des trois dernières années) de manière indépendante, c'est-à-dire sans bénéficier des convois blindés de l'armée russe, qui balade les journalistes plus complaisants là où elle le veut bien. C'est également une des rares voix qui s'élève publiquement, en Russie même, contre la guerre qui ensanglante cette république du Caucase Nord depuis bientôt dix ans et contre le président tout-puissant qui l'a relancée en 1999. Cela malgré les pressions exercées sous diverses formes sur elle et le journal qui l'emploie (la *Novaya Gazeta*) par le pouvoir. Ajoutons enfin que c'est elle qui a joué le rôle d'intermédiaire entre les autorités et les preneurs d'otages du théâtre de la Doubrovka à Moscou en octobre 2002. Voilà qui montre qu'en Russie comme en Occident, Anna Politkovskaïa est une personnalité incontournable dans le dossier tchéthène (du moins son volet public et médiatique).

La grande force de son livre, c'est bien sûr qu'elle sait de quoi elle parle et apporte un témoignage de l'intérieur crédible, précis et détaillé, au plus près de la réalité apocalyptique de la Tchétchénie d'aujourd'hui. Elle y est allée, elle a rencontré des acteurs et des victimes, et elle en a payé le prix. Dans le post-scriptum de son livre, elle évoque ainsi les effroyables conditions de vie : l'eau est pratiquement introuvable et souvent contaminée ; l'alimentation se compose la plupart du temps de pain et de thé ; pour se voir octroyer le privilège exorbitant d'une douche ou d'un bain dans une unité militaire, il faut exécuter un « numéro » long et humiliant devant un officier ; l'hébergement, enfin, est une gageure qui met en danger la vie des personnes qui vous accueillent. Elle raconte également son arrestation traumatisante par des officiers du FSB qui, en février 2002, lui ont fait subir un simulacre d'exécution. Là-bas, un journaliste est le plus souvent « une personne qui manque de sommeil, qui est affamée, sale et effrayée à mort, comme n'importe quel habitant de Tchétchénie ». Anna Politkovskaïa a donc côtoyé le destin des Tchétchènes d'aussi près que cela est possible sans y laisser la vie : « Personne ne pourra me dire que je raconte des histoires inventées, puisque j'ai moi-même fait cette expérience ».

Qu'en a-t-elle rapporté ? Des témoignages, bien sûr, mais aussi des enquêtes et un diagnostic. Les premiers soulignent en particulier l'horreur des *zatchistki*, ces descentes nocturnes, effectuées en général par des hommes masqués et dépourvus de signes d'identification, dont la seule portée « stratégique » est le pillage, le viol et le meurtre. Ainsi, le récit de deux femmes, recueilli dans un hôpital de Grozny, dont la première a été criblée de balles pour ne pas avoir eu de bière à offrir à un soldat, et la seconde passée à tabac et violée avec ses voisines durant toute une nuit. De ces témoignages ressort l'épouvantable arbitraire auquel est soumise toute une population, et plus spécifiquement les femmes, proies des viols des soldats russes avant de risquer la mise à mort de la main même des hommes de leur famille, en

vertu de la coutume tchéchène. Arbitraire entretenu par l'impunité quasi totale dont jouissent les représentants de l'armée, qui prennent soin d'agir dans l'anonymat et qui de toute façon sont couverts par leurs supérieurs ou par le pouvoir politique.

Mais le livre est surtout intéressant quand il replace ces fragments épars d'horreur pure dans leur logique. Le quatrième chapitre, en particulier, est une enquête fascinante et terrifiante à la fois, dans laquelle Anna Politkovskaïa reconstitue l'enchaînement d'événements qui a endeuillé le village de Chatoï. Opérant des recoupements sur la base de témoignages et d'entretiens, elle démonte l'engrenage qui, d'une atroce bavure d'un commando *spetznaz* (six passagers d'une jeep tués, puis brûlés), a mené à l'« attentat » sanglant du 6 août 2002, qui fit dix morts et sept blessés (principalement des supplétifs tchéchènes originaires de Chatoï). Derrière ces faits tragiques se dessine alors la sombre vengeance de membres du GRU qui ne pardonnèrent pas au chef du renseignement militaire de la région d'avoir dénoncé le commando *spetznaz*. Et les éléments accablants s'accumulent en faveur de la thèse selon laquelle cet attentat, pratiquement annoncé à l'avance par les autorités, aurait été organisé par les militaires eux-mêmes. Au fil de l'enquête émerge la figure du major Nevmerjitski, le « délateur », d'abord une personnalité respectée par la population (au point de se déplacer sans escorte), mais qui, sous la pression de ses pairs, finit par précipiter un de ses amis tchéchènes dans un piège mortel. Sa trajectoire jette un éclairage saisissant sur le mécanisme de la déshumanisation, au sujet duquel Anna Politkovskaïa s'interroge en ouverture de son livre.

Émaillant ces témoignages et enquêtes, des remarques et de brèves analyses posent par bribes un diagnostic inquiétant sur la Russie de Poutine. Observant la quasi-unanimité de l'opinion publique qui verse dans le racisme, soigneusement conditionnée par la puissante machine de (dés)information mise en place par le pouvoir ; constatant l'absence de toute forme de soutien

psychologique aux soldats qui reviennent de Tchétchénie ; donnant des exemples des dérapages violents qui s'ensuivent dans la capitale même, et de la « martialisation » de l'attitude et du langage des citoyens, Anna Politkovskaïa insiste sur les conséquences de ce conflit pour l'ensemble de la société russe (elle parle même à une occasion de guerre civile) et en appelle à sa responsabilité (elle souligne que cette soi-disant opération antiterroriste est menée avec l'argent des contribuables).

Plus globalement, elle décèle dans l'attitude du pouvoir un retour aux pratiques de l'ère soviétique, remises en vigueur par une équipe dirigeante issue de l'ex-KGB : mensonge d'État, militarisation, contrôle de la justice et des médias, indifférence aux droits de l'homme, etc. Au final s'impose ce constat terrible : personne (mis à part les citoyens dont les enfants vont mourir en Tchétchénie) n'a intérêt à ce que cette guerre s'arrête. Les militaires s'enrichissent de pillages et de trafics divers ; Poutine, non content d'en avoir fait un tremplin vers le pouvoir, est parvenu à restaurer l'illusion d'une grandeur de l'État russe et même à conquérir une respectabilité internationale. Quant aux dirigeants occidentaux, ils semblent prêts à tout accepter pourvu qu'un pouvoir fort « contienne » la Russie, surtout après le 11 septembre 2001. Pendant ce temps, sur le terrain, sont apparues des milices russo-tchétchènes qui s'allient pour mettre le pays en coupe réglée. S'agit-il toujours d'une guerre ?

Mais, encore une fois, l'ouvrage d'Anna Politkovskaïa vaut surtout pour son travail de collecte d'informations et d'enquête sur le terrain. Elle se positionne avant tout dans la situation présente, où elle s'est immergée au péril de sa vie. Conséquence de cette proximité, son livre souffre d'une structure éclatée, qui s'apparente à un collage de reportages dans lequel le lecteur perd parfois le fil du raisonnement. Ce qui prévaut alors, c'est l'effet de réel, saisissant il faut le dire. C'est qu'il ne s'agit pas d'une synthèse historique ou géopolitique, mais d'un témoignage

engagé. Et si Anna Politkovskaïa excelle à rassembler les faits et à en reconstituer la logique sous-jacente, elle est parfois moins habile dans ses analyses politiques ou stratégiques. Le lecteur est par exemple légèrement embarrassé lorsque, au gré d'une comparaison entre la « nation de parias » que sont devenus les Tchétchènes et la « zone de résidence » assignée aux juifs à la fin du régime tsariste, elle laisse entendre que le coup d'État de 1917 fut une conséquence de cette relégation et de la répression qui aurait poussé de nombreux juifs à s'emparer de l'idéologie révolutionnaire.

Anna Politkovskaïa indique à plusieurs reprises qu'elle pourrait être la mère des combattants qu'elle rencontre et que la génération de ses enfants est la première à souffrir de cette guerre. Elle est d'abord préoccupée par l'avenir de son pays et par sa jeunesse sacrifiée pour une cause et des intérêts douteux. Plutôt qu'une analyste, elle est alors une admirable Mère Courage qui a pour elle la simplicité et la sincérité de son engagement et de son indignation, qu'elle suit avec une bravoure exceptionnelle. Et son témoignage, ainsi que ceux qu'elle a recueillis, est important.